

Roger Bernard (dir.), *Vision d'avenir*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français, 1990, livre I : *Le déclin d'une culture*, livre II : *Le choc des nombres*, livre III : *Un avenir incertain*.

C'est une étude importante que la Fédération des jeunes Canadiens français vient de publier sous la direction de Roger Bernard. Le lecteur trouve là une somme considérable d'informations qui rendent compte aussi bien de la francophonie hors Québec que des réflexions que cette francophonie a suscitées au cours des années quatre-vingt.

Roger Bernard a dirigé les trois premiers livres. Un quatrième paraîtra plus tard le *Rapport de la Commission*, lequel s'inspirera des trois premiers. Dans le Livre I, *Le déclin d'une culture*, le lecteur découvre une enrichissante analyse bibliographique. Cette analyse a initialement été effectuée par Linda Cardinal, Jean Lapointe et J.-Yvon Thériault. Dans le Livre II, *Le choc des nombres*, le lecteur est mis en présence d'un dossier statistique qui «regroupe surtout des données tirées des recensements du Canada depuis 1951» (p. 7). Le livre III, enfin,

rapporte les résultats d'une enquête qui a été menée par la Fédération des jeunes Canadiens français.

Cette enquête n'est pas sans défauts. Ainsi que Roger Bernard l'admet lui-même, l'échantillon ne saurait être considéré comme représentatif de la population puisqu'il n'a pas été composé de façon parfaitement probabiliste. Néanmoins, les réserves d'usage étant signalées, on ne saurait sous-estimer l'importance des résultats de cette enquête, lesquels ont pour fondement un échantillon presque pancanadien de plus de 4 000 jeunes francophones. Or ces résultats sont simples : plus est faible la concentration de francophones, plus est assimilable le jeune. Et cette conclusion de l'enquête est fortement consolidée par les analyses statistiques du Livre II qui révèlent, notamment, une inversion des pyramides d'âges, et ce, non seulement à cause du fait de la dénatalité, mais aussi à cause de l'assimilation.

Cette thèse s'avère peu contestable en elle-même. Comment peut-on nier le fait de l'inversion des pyramides d'âges? Comment peut-on nier le fait de l'assimilation? Comment peut-on nier que la concentration de population est déterminante des possibilités de reproduction d'un peuple minoritaire? Ce qui est critiquable dans *Vision d'avenir*, ce ne sont pas ces données, c'est leur caractère exclusif, l'absence de contrôle de variables qui se révèlent essentielles à la compréhension des phénomènes de minorité. Roger Bernard et son équipe se sont fortement concentrés sur «l'indice de contact régional», luttant contre tout psychologisme, soutenant constamment que la vitalité de la culture minoritaire francophone dépend des formes de ses collectifs.

Si le français, enté sur la culture, s'inscrit et émane d'une communauté (sic), la culture, à l'ère de la mondialisation et de la résurgence des régionalismes, «ne peut être conçue que comme condition et conséquence de l'action sociale et des interactions avec la société globale» (Schnapper, 1986, 151). Elle est en processus de création continue, rattachée à une communauté minoritaire qui doit continuellement négocier sa place dans l'univers de la majorité.

Les résultats de ces négociations ne relèvent pas seulement d'une croyance subjective à la survivance ou d'une volonté

de la minorité de s'affirmer, mais reposent sur des rapports de force communautaires. L'élément fondamental du maintien ou de la reconstruction d'une communauté linguistique est la concentration de son peuplement qui détermine le niveau de complétude institutionnelle ainsi que la qualité et la quantité des contacts en langue maternelle (livre III, p. 17).

Il ne suffit pas de vouloir se reproduire comme culture pour se reproduire comme culture. Soit. Plus est grande la concentration de minoritaires dans un ensemble quelconque, plus sont grandes les chances du minoritaire de se reproduire. Soit également. Mais la concentration ne contient pas à elle seule toutes les conditions de la reproduction, pas plus que l'assimilation ne repose entièrement sur le fait de la non-concentration. Et ce, effectivement parce que notre époque connaît la mondialisation de la culture. L'impossibilité de l'exposition à une culture mondiale et la non-reconnaissance de cette culture n'ont pas pour seule cause l'éparpillement des populations. Le jeune francophone ne renie pas la culture française simplement parce qu'il est entouré d'anglophones et il ne s'en détourne pas d'autant plus qu'il y a autour de lui beaucoup d'anglophones. Même là où les concentrations de francophones sont importantes, on découvre des phénomènes d'assimilation.

Roger Bernard adopte une vision sociologique. On ne saurait l'en blâmer. Mais il oublie de réaliser que la sociologie manipule maintes autres variables que celle de l'«indice de contact régional» quand elle traite des questions de minorité. Qu'on songe par exemple aux manifestations de la communication ou au niveau d'éducation. Roger Bernard se veut véridique. Il ne craint pas de dénoncer les vérités brutales qui concernent la francophonie minoritaire. Mais il finit par se vouloir si brutal qu'il en oublie de tempérer sa vérité, ses analyses. D'abord, il ne montre pas les limites des informations que permet d'obtenir son questionnaire; ensuite, il ne souligne pas d'autres informations qui modèlent les études sur la francophonie hors Québec. S'il faut le suivre dans son pessimisme, il ne faut pas croire aveuglément en son pessimisme absolu. Roger Bernard aurait dû montrer pourquoi il se cantonnait dans les variables de

concentration et pourquoi il en excluait d'autres; cet aveu à lui seul aurait dû l'inviter à la modération. Il aurait dû encore rappeler que d'autres variables sont déterminantes de l'assimilation, outre celles qui sont relatives au «contact régional».

Ne faire état que de la densité de population, c'est aussi vain que ne faire état que de la volonté des peuples à se reproduire. La reproduction des peuples ne se fait pas à vide, même dans des populations fortement concentrées. C'est d'ailleurs moins de la psychologie des peuples qu'il importe de parler que de leurs conditions de communications, que des messages qu'ils produisent eux-mêmes pour eux-mêmes, que de la condition de la circulation de ces messages dans l'ensemble de la communauté, que de la difficulté à assumer les messages de sa propre culture quelle que soit leur origine. Or, on sait maintenant que ces messages, à l'ère précisément de la mondialisation de la culture, sont, pour le francophone hors Québec, d'autant moins accessibles que le jeune est peu instruit. Il n'y a pas de francophone plus assimilable que celui qui quitte tôt l'école. Il n'y a pas de francophone moins informé de la culture francophone que celui qui ne persiste pas à l'école. À la problématique de la concentration des populations, il faut ajouter, entre autres, celle des niveaux d'éducation. Le chercheur doit s'interroger sur le grave problème de la sous-éducation de la population francophone, condition déterminante, elle aussi, de l'assimilation. Et il ne faut pas voir là quelque position élitiste. D'ailleurs, il s'agit moins d'une position politique ou idéologique que du constat qui a été fait par d'autres recherches. Ce constat n'appelle pas au psychologisme. Le niveau d'éducation est une variable externe au sens de la sociologie durkheimienne; il détermine de l'extérieur, au même titre que la densité de population, les comportements des populations.

Vision d'avenir présente un point de vue capital sur la francophonie hors Québec. Ce regard, toutefois, si pénétrant soit-il, gagnera infiniment à être mis en perspective ou à jeter un coup d'oeil vers d'autres visions.

Simon Laflamme